

Stettin. Subs is lame
20

LE KLAPEMAN,

ou

3

SEMONCE

AU PEUPLE FRANÇOIS.

Par le Colonel HUDIBRAS, neveu de M. BURKE.

N^o. I^e.

A LONDRES,

DE L'IMPRIMERIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS - CIVIQUES.



AVIS DE L'EDITEUR.

LES Numéros II & III du Klaperman paraîtront incessamment ; ils contiendront deux fragments très curieux ; l'un qu'on peut traduire en notre langue, Réveille-matin, & l'autre, Revire-Marion. Ces deux rares morceaux sont traduits du grec d'Aeneas le tacitien, d'après un manuscrit authentique découvert depuis peu.

Il avoit échappé aux pénibles recherches de l'auteur des Voyages d'Anacharsis ; mais l'infatigable Colonel Hudibras l'a trouvé derrière les marbres d'Arundel, & l'a déposé à la bibliothèque d'Oxford.

Ce reste précieux de la savante antiquité sera peut-être très propre à accélérer le développement des talents militaires du Général. L'épaisse enveloppe qui en couvre le germe très indécis, avoit besoin de ce puissant incisif, ou pour le faire avorter, ou pour le faire éclore.

Quoi qu'il en arrive, il servira toujours de supplément aux plans de formation & d'organisation de l'armée nationale. Ils ont d'abord été enfantés par la pesante Minerve du; ils ont pris ensuite ue air svelte & tranchant sous la plume du; enfin le ton pédantesque capable, sec & appuyé de, leur a donné une telle consistance, qu'ils sont capables d'en imposer à tous les grands Généraux passés, présens & à venir.

L'énergique précision du grec Aeneas, fera un merveilleux contraste avec les prétentions de ces trois modernes tacticiens civico-nationaux.

SEMONCE

AU PEUPLE FRANÇOIS.

PAUVRE peuple ! beaucoup de gens t'avaient rassuré, & presque tous te dupent, car ils te mentent.

Veux-tu savoir si je veux faire comme les autres, te leurrer, te tromper ? Informe-toi si jamais je t'ai menti.

Ecoute, pauvre peuple, écoute-moi bien ; & quand le tems de tes malheurs sera venu ; quand la femme demandera du pain à son mari qui la regardera d'un air farouche, sans lui répondre ; quand une mere n'aura que des pleurs à donner aux cris de son enfant, dont la faim dévorera les entrailles ; quand l'inanition tarira le lait de la nourrice, & que son nourrisson affamé ne tirera qu'un peu de sang de ses mamelles ; quand les boutiques de tes boulangers, ouvertes ou fermées, seront vides, & que dans ton désespoir tu seras forcé d'avoir recours, pour te nourrir, aux choses les plus dégoûtantes, aux animaux les plus vils, heureux encore quand tu pourras en rencontrer, & que ton voisin ne te les arrachera pas pour s'en repaître lui-même : alors, alors, sou-

viens-toi qu'un de tes vrais amis t'a prévenu des
hôrreurs auxquelles on te destine.

Pauvre peuple ! tu n'es jamais instruit, parce
qu'on te parle beaucoup, & que jamais on ne te
dit rien de ce qui t'intéresse ! Je vais te mettre
sous les yeux une histoire qui te touche essen-
tiellement ; elle mérite toute ton attention :

Tu vivois tranquille & à bon marché, lorsque,
vers les dernières années du règne de Louis XV,
on parvint à te doubler le prix du pain. Il auroit
fallu commencer par doubler tes salaires. On te
fit croire aux mauvaises saisons, aux mauvaises
récoltes : ce n'étoit pas cela. Une troupe de gens,
à la tête desquels étoit un Ministre, imaginerent
de faire des gains énormes sur ta subsistance ; ils
mirent en campagne une armée d'accapareurs ;
tout-à-l'heure je t'en nommerai les généraux. Des
hommes affidés allèrent dans tous les marchés,
enlevèrent les grains à tous prix, les transportè-
rent ailleurs, les emmagasinèrent, les rendirent
rares à volonté, pour les revendre plus cher, &
firent ainsi voyager à leur gré & à leur profit la
la disette où étoit l'abondance, & l'abondance où
ils avoient mis la disette.

Pendant ce tems, on faisoit semblant de faire
venir des blés de l'étranger, c'étoit les tiens pro-
pres qu'on te forçoit d'acheter : remarque bien.

Le Roi mourut ; Louis XVI monta sur le trône ;
il fit M. Turgot contrôleur-général. C'étoit un
brave homme, que ce M. Turgot ; il t'aimoit,

pauvre peuple ! il ne respiroit que ton bonheur ! Son premier soin fut de donner la chasse aux monopoleurs, & de faire arrêter leurs deux capitaines : le sieur Saurin de Bonne & le sieur Doumerg ; tous deux furent coiffés à la Bastille. On nomma une commission pour les juger. Ils auroient été pendus à coup sûr, si on les avoit livrés entre les mains du Parlement.

Saurin, qui étoit poltron, ne put jamais se remettre de la peur qu'il avoit eue si justement ; il traîna une vie languissante pendant trois ou quatre ans, & mourut enfin dans sa belle maison, rue Royale, butte St-Roch.

Doumerg, fils d'un sergent de Montauban, froid comme la glace, dur comme l'acier, insolent enfin comme le fils d'un sergent, étoit venu depuis peu d'années chercher fortune à Paris, & il l'avoit bien vite trouvée. Il épousa une femme dont le pere étoit fort riche ; mais il devoit beaucoup. Il s'affura de la dot, & fit faire banqueroute au beau-pere. Ce Doumerg se moqua bientôt de son aventure de la Bastille. Quand M. Turgot eût été déplacé, il fut trouver le moyen de se faufiler de nouveau dans les bureaux des Ministres. Quelques commis frippons, quelques grands ruinés, l'appuyerent, & il arriva par leur canal jusques à M. le comte de Saint-Germain, qui le nomma munitionnaire général des troupes. Il réussit facilement à en imposer à ce ministre si raisonnablement étonné de l'être, & il ne lui fallut pas beaucoup d'art ni d'adresse pour lui faire adopter le système frauduleux d'une appa-

tente diminution sur le prix du pain des soldats. Parvenu ainsi à ses fins, il ne se manqua pas à lui-même, & il fit cautelusement insérer dans son marché, que les augmentations qui pourroient survenir, seroient à la charge & pour le compte du Roi.

Comme ce Munitionnaire de nouvelle fabrique n'avoit pas abandonné son premier métier de marchand de bled, il fut soudain le maître, à la faveur de sa place, & encore plus de ses manœuvres, de faire hausser dans les différents points du Royaume, sur-tout dans les tems d'approvisionnemens, le prix des grains; ainsi qu'il convenoit à ses intérêts; de sorte qu'en fin de compte, l'état en fut pour trois ou quatre millions de plus qu'il n'en eût été auparavant.

Le prince de Montbarey, successeur de M. de Saint-Germain, trouva ce marché un peu cher, & il n'eut rien de plus pressé que de se défaire de cet approvisionnement par trop rusé. Cet échec ne le déconcerta nullement, & il fut trouver des moyens immenquables, entends-moi bien, pour s'accrocher à M. le maréchal de Castries, dès l'instant qu'il fut nommé au département de la marine.

A la faveur de l'accès qu'il s'étoit procuré auprès de lui, il se fit donner la fourniture des vivres de la marine; & cette partie, honnêtement administrée sous le ministère de l'ancien Lieutenant de Police, cessa de l'être sous son successeur, à raison de son incapacité, & à raison, sur tout,

de l'habileté particulière de l'incomparable Doumerg.

Ce Monsieur de Castries fut renvoyé à son tour: jamais Prince n'a été obligé de renvoyer autant de Ministres que Louis XVI; le sieur Doumerg n'eut plus de vivres à fournir pour la marine.

Il étoit lié, & pour cause, avec un M. de Guibert, intriguant fameux, qui veut, pauvre peuple! qu'on te parle absolument de lui, mais qui ne t'en fera jamais dire du bien avec vérité. Ce M. de Guibert, qui se prétend de qualité, & qui est tout fier de cette prétention, se jeta au milieu des frères Brienne, dont l'un étoit cet Archevêque de Toulouse, puis de Sens, puis Cardinal, & en ce tems principal Ministre; & l'autre le comte de Brienne, nommé au département de la guerre. Il leur fit croire ce que tu ne croiras pas, toi, pauvre peuple! qu'il étoit un grand homme. En conséquence, ils le mirent pour ainsi dire, à la tête d'un comité qui devoit régler tout ce qui regardoit les troupes. Ce sublime comité, parmi beaucoup d'autres inventions aussi funestes & aussi absurdes, décida souverainement que les régimens se fourniroient de pain sous l'inspection d'un directoire. M. le marquis de Jaucourt en fut nommé président, pour la parade, mais Doumerg en fut le chef essentiel. On lui donna, à la vérité, quelques associés, pour qu'un pareil assemblage formât une sorte de corps dont il seroit l'ame.

C'est après cet établissement, que le principal

Ministre crut, que d'autoriser, par arrêt la libre exportation des grains, étoit la meilleure chose du monde.

Remarque bien, pauvre peuple, que Dohmeng faisoit alors de plus belle son commerce des bleds. Une grêle horrible désoia nos provinces; il calcula d'abord ce que cela pouvoit devenir, & sur le champ il dressa ses batteries & dépêcha ses agens.

Il n'étoit certainement pas seul pour faire son infâme opération. Quelque riche qu'il soit, il ne l'est pas au point de pouvoir tirer de ses coffres les fonds immenses qu'il falloit employer pour acheter à la fois dans le nord & le midi du royaume, & transporter chez l'étranger pour les emmagasiner, des denrées qu'il n'auroit pu y vendre, puisque le prix s'y trouvoit au dessous de celui auquel il les avoit achetées en France. Il rencontra des associés. On peut juger de la quantité prodigieuse de grains qui sortirent de chez nous, par un fait bien constaté; c'est qu'il en a passé plus d'un million de sacs par le seul port de St-Valery sur Somme. Le prix des bleds monta, monta d'une maniere effrayante. Le principal Ministre fut renvoyé dans ces désastreuses circonstances; & M. Neckre, que vous autres appellez Monsieur Nequair, reprit dans les finances le poste qu'il y avoit déjà tenu.

Tu sus enchanté, pauvre peuple, du retournement cet ancien & trop faimeux administrateur, qui, par ses prestige, ses prôneurs, par les manèges & les intrigues de toute espèce, n'avoit que trop bien réussi à l'enlouisonner en sa faveur,

Tu ignorois sans doute que lors de son premier avénement , il avoit acheté , & réellement acheté , pour une somme très-considerable , la place de directeur général des finances. Ce fut par l'entremise d'un soi-disant marquis de Pézé , qui étoit à cet époque , le favori , & quelque chose de plus , disoit-on , du vieux & de l'insouciant comte de Maurepas. Ce phantôme de premier ministre , qui nous a fait tant de mal , qui en a fait plus encor au Roi , ne se laissoit conduire , & n'avoit véritablement de goût que pour les espèces. Il falloit être mauvais sujet reconnu pour lui plaisir.

Il est indispensable de te rappeler , ici , pauvre peuple , que dès l'instant que M. Necker fut à la tête des finances pour la première fois , il ne chercha qu'à tout renverser , à mettre tout sans dessus dessous ; il emprunta de toutes mains , mais de manière pourtant que la plus grande partie des emprunts passant par son ancienne maison de banque , où il étoit associé commanditaire , elle gagna de grosses commissions qu'il partagea avec elle. Le Roi fut traité comme un môme riche & dérangé à qui un fripon d'intendant fait manger son bled en herbe. On remercia l'intendant , mais les dettes étoient faites , il nous les laissa , avec un bilan faux & trompeur , avec l'agiotage , les négociations , les compromis , le jeu de la hattie & de la baïsse , & toutes ces indignités que nous ne connoissions pas , qui ont bouleversé les fortunes , changé le caractère , détruit l'aisance , aussi bien que la franchise , l'obligéance , la bonne foi , & la bonne humeur nationales.

Pendant le tems de sa premiere administration, le directeur des finances avoit repoussé loin de lui les offres de service, & encore plus la personne du fils du sergent de Montauban, mais à la minute de son second avénement, il le reçut chez lui à bras ouverts, & l'associa, pour ainsi dire, à ses plus secrètes opérations.

Apprens le comment & le pourquoi, pauvre peuple !.... M. Necker a une fille, qu'il a mariée à un étranger, car, quoiqu'il ait gagné sa dot en France, ce n'est pas pour un François qu'il l'a réservée. Cette fille s'appelle madame de Staal; elle n'épargne rien, rien du tout pour faire des hommes à son pere, & son pere ne refuse rien aux hommes qu'elle lui a faits.

M. de Guibert est un de ceux qu'elle a enrôlé, & comme je te l'ai déjà dit, c'est un ami chaud, qui passa pour un des plus ardents protecteurs du monopoleur Doumerg. Ce fut lui qui se chargea de le produire à M. Necker, & de le lui faire goûter d'une maniere qui surpassa même ses espérances. Il lui falloit encore un second pour remplir ses vues en grand, & ses arrangements étoient pris pour que ce fut M. de Montaran, à qui l'Archevêque de Sens avoit ôté, par mésestime, la correspondance relative aux subsistances; eh bien ! grace à ce Mons de Guibert, il fut aussi bien accueilli par M. Necker, qui les emploia soudain tous les deux suivant leurs desirs, & conformément au plan qu'ils avoient combiné d'avance.

Ressouviens toi que ce fut à la fin du mois

d'Aout 1788, que l'ancien Directeur des finances fut rappelé au ministère, le lendemain du jour où il y rentra, on lui représenta de toutes parts, où lui démontra l'état alarmant dans lequel étoit le royaume par rapport aux grains. Il y eut en conséquence des assemblées tenues chez lui, composées des chefs principaux de l'administration, & des magistrats les plus éclairés. Ils firent voir l'affreuse disette prête à fondre sur nous, s'il ne prenoit promptement des mesures efficaces pour nous garantir de sa fureur. Ce tableau parut d'abord l'ébranler, & il convint, à plusieurs reprises, de la nécessité d'arrêter, sur le champ, la suite de nos subsistances. Mais le Montaran & le Doumerg, aidés par les alentours de confiance parvinrent si bien à le tourner & à le tranquilliser, qu'il resta dans l'inaction, & laissa passer douze journées sans prendre aucun parti : il rendit enfin, le 7 du mois de septembre, un arrêt qui semblait avoir été concerté avec les accapareurs, avec ces misérables qui avoient spéculé sur la vie, sur la non-existence ou la pauvreté des hommes pour leur profit ou pour le leur mal. Il annonce dans cet arrêt : « Que des blés » qui sont dans les magasins dans différentes provinces, « suffisent, & au-delà, aux besoins du royaume ; » que cependant, toutes expéditions & exportations de blés, de farines & menus grains, doivent « meantem suspndues ; mais que la circulation des » provinces à province n'éprouvera aucun obstacle, « tant que plus que la force des blés étrangers » qui auroient été importés. Sa Majesté déclare, « que la suspension ne regarde pas les navires » dont le chargement en grains feront déjà com-

» mençé ; ni les grains qui, ayant été expédiés
» de l'intérieur, se trouvèroient arrivés à la fron-
» tiere, au moment de la publication de l'arrêt »

Comprends-tu, pauvre peuple, vois-tu com-
ment on laisseoit le temps aux monopoleurs de com-
mencer des chargemens, de faire avancer tes fa-
rines, tes bleus, enfin ta subsistance, vers les fron-
tieres pour te l'enlever, te la ravir; te la faire dé-
fier dans les larmes, attendre dans les angoisses,
ne te la rendre qu'au prix de tes peines, de
tes futeurs & de ta douloreuse abstinençe ?

Le Doumèrg & compagnie avoient profité de
la complaisante inaction du nouveau ministre.
Tous les Vampires qui boivent ton sang & se nour-
rissent de ta substance, s'agiterent pour raffler, &
réceler par tout les objets de tes premiers be-
soins, la base essentielle de ta nourriture.

La crise arriva; elle arriva très-vite : on trem-
bla à Paris, on trembla dans les provinces de voir
éclater bien-tôt un des plus redoutables fléaux qui
puisse assaillir l'humanité; la famine.

Ce ne fut néanmoins que le 23 du mois de
novembre que le Genevois se décida à donner
deux nouveaux arrêts du conseil : dans le premier,
il convient que : « les gerbes n'ont pas rendu ;
que la grêle a fait beaucoup de mal » ; mais il
ajoute : « Que le Roi ne peut pas dominer les
loix de la nature ; qu'il a pris toutes les précau-
tions qui dépendoient de lui.... » Et il ose dire
enfin : « Qu'il a d'abord défendu strictement l'ex-
portation des grains, &c. »

Tu vois, pauvre peuple, comme il t'en imposoit !.... Il fentoit bien ce qu'il auroit dû faire, & il soutient qu'il l'a fait. Il te dit par arrêt : *Qu'il a défendu strictement l'exportation des grains*, mais rien de plus faux. En faisant semblant de fermer l'écluse, il la tint ouverte pour laisser passer l'amis coupable des accaparemens qui avoient été consommés par son protégé & par ses ayant cause.

Dans le second arrêt : « Il exempté du droit de frêt tous les navires qui importeront des bleus & des farines venant d'Amérique, & il assure une prime ou gratification de 30 sois par quintal de bled, & de 40 s. par quintal de farine à tous les négocians françois & étrangers qui, à compter du 14 février au 30 juin, nous les apporteront des Etats-Unis.

Tu n'entends rien à tout cela. Voici l'explication : le ministre, dans le même tems, charges de faire venir pour le compte du Roi, des grains d'Angleterre & de Hollande ce même Doumérig, qui n'étoit pas embarrassé dela commission ; il étoit sûr de la préférence exclusive, puisque l'arrêt n'accordant de primes & d'exemptions qu'aux vaisseaux venant des Etats-Unis, il ne pouvoit pas s'en présenter d'ailleurs. Il s'adressa donc à ses entrepo-seurs ordinaires, à Londres & à Amsterdam, qui lui expédierent nos propres grains. Ils furent payés à un prix exorbitant : l'Etat perdit plusieurs millions, Doumérig & toute sa troupe gagnerent des montagnes d'or ; & toi, pauvre peuple, tu fus en proie à toutes les inquiétudes, à toutes les transes ; on te poussa aux plus violens excès ; tu

te morfondois à la porte du boulanger ; chaque jour laissoit tout craindre pour le jour suivant. Ces denrées exportées , qu'on te revendoit au poids de l'or , avoient été mal soignées , avoient souffert des avaries. On te fit manger des bleus gâtés , des farines moisies. On se joua de ta santé , de ta vie , de ton innocence !... Le ministre hypocrite , qui avoit eu la perfidie de te faire croire qu'il te protégoit , tandis qu'il soutenoit les tigres qui te dévoroient , ayant été renvoyé le 11 juillet dernier , tu le redemandas avec fureur ; il revint , & le principal auteur de tes crimes , de tes calamités , rentra dans tes murs en triomphe au bruit de tes applaudissemens.

Apprens maintenant ce qu'il a fait pour exciter de plus en plus ta reconnoissance !

Je t'ai parlé du Montaran ci-devant à la tête du commerce des grains du royaume , & que l'Archevêque de Sens avoit ignominieusement révoqué ; ce Montaran a été remis en place uniquement parce que son ami Doumerg l'a cru nécessaire pour ses intérêts ; c'est donc à lui qu'il a remis en quelque sorte le soin de te faire vivre. Et pour combler la mesure de ses attentions , il vient de déterminer le comte de la Tour du Pin , ministre de la guerre , que lui-même a fait nommer , à confier la fourniture des vivres de toutes les troupes de France à ce Doumerg que je t'ai si bien fait connoître.

Imagine à présent ce qui va t'arriver ! que ne se permettra pas ce marchand de bled , devenu

seul entrepreneur d'un objet si important ; & pour lequel il est nécessaire d'acheter une si grande quantité de grains ! Habile dans la science de t'affamer en promenant tes provisions, opérant le plein ou le vuide, suivant ton affreux intérêt, tu vas bien-tôt ressentir les effets d'une stérilité prématuée. Déjà de tous côtés le prix des bleds hausse sensiblement : Demande , pauvre peuple , aux voyageurs , à ceux de tes camarades qui arrivent de la province , & si leur rapport ne te confirme pas ce que j'avance , je consens que tu brûles cet écrit , & que tu me méprises comme un fourbe ; je serai puni , si , pour quelque motif que ce soit , je prétends à ton suffrage.

Refléchis sérieusement sur les dernières lignes que tu vas lire , & consulte-toi .

Un banquier de Geneve a dit depuis long-tems dans son cœur : « Je veux régner sur le Peuple François ». Et il regne sur le Peuple François .

Maître du Souverain , c'est lui qui dispose des places de Garde des Sceaux , de Contrôleur-général , de Ministre de la guerre : Quand il a été destitué , les Ministres des affaires étrangères & de la marine ont donné leur démission ; on l'a rappelé , & il a fallu les rappeler avec lui .

Maître de l'Assemblée Nationale , avant de lui donner une connoissance exacte de l'état des finances , il lui a dit : *je veux emprunter tant de millions en argent*. Elle lui a répondu : *empruntez...*

Il lui a dit encore : *je veux faire un autre emprunt, moitié en argent, moitié en papiers...* Elle lui a répondu : *faites un nouvel emprunt à votre guise....* Personne n'a voulu lui rien prêter ; il a dit de nouveau : *portez votre argenterie à la Monnoie* ; on a porté son argenterie à la Monnoie... Il est revenu à l'Assemblée, il lui a dit : *il me faut le quart du revenu de tous les habitans de la France.* Elle lui a répondu : *prenez-le.* Il a dit à tous les députés, par la bouche du sieur Dailly, son affidé : *donnez-moi tous vos boucles d'argent, & tous les députés se sont débouclés & lui ont donné leurs boucles d'argent.*

Pauvre peuple, ton vrai monarque c'est le Banquier genevois.

Mais que te revient-il de son règne ? il a livré ton numéraire à ses anciens compagnons de fortune , les banquiers ; à ses cousins les agioteurs ; & au lieu de tes especes d'or & d'argent , ils t'ont coulé un vain papier dont aucun étranger ne veut ; toi , tu n'as pas un écu..., Pour les grains , pour les farines , il te met à la merci de ses amis les monopoleurs ; de ses favoris les accapareurs ; incessamment tu n'auras pas un morceau de pain.

Point de travail , point de commerce , point d'argent , point de pain , dis-moi ce que tu deviendras ?

On raconte que certains peuples font de grands sacrifices à leurs idoles ; ils leurs demandent ensuite de la pluie , du beau temps , & ce qui est né-

cessaire à leur prospérité. Quand ils les voient sourdes à leurs prières , ils les renversent , les brisent , & les traînent dans la boue. Je ne doute pas que tu ne finisses par traiter ainsi ton idole genevois.

En attendant , je te conseille de continuer à crier :

VIVE LE ROI-NECKER !!

P. S. Dans un de ses imprimés adressés à l'Assemblée Nationale , M. Necker fait valoir avec la plus grande osténtation les approvisionnemens en grains & en farines qu'il a tirés de l'étranger. Il y étale les prétendus sacrifices qu'il a faits , les sommes immenses qu'il en a coûté , & qu'il porte jusqu'à 25 millions.

Mais : 1°. il est constant que la réunion de toutes les cargaisons qui sont arrivées dans nos ports , n'a produit que quatorze cent mille quintaux de grains ou de farines ; secours qui en lui-même se réduit à bien peu de chose , quand il est question d'alimenter un Royaume tel que la France.

2°. Il n'est pas moins certain que M. Necker a fait vendre , & vendre très cherement ces denrées , pour la plupart de mauvaise qualité , achetées chez les nations étrangères.

Quel emploi a donc fait M. Necker de 25 millions qu'il se glorifie d'avoir dépensés pour cet objet?....

